

L'ombre de Loula de Frédérique Skardate



à Manga

Voix 1

Je regarde une dernière fois ce corps, écrasé comme aplati, en contrebas de la passerelle, je m'approche, ça ne respire plus, le sang s'étale lentement sur l'asphalte grisâtre, je sors mon pendentif et, sur la joue visible, je trace tranquillement ma marque, ma signature, mon blaze dirait Youssef, un bénévole comme moi qui vient de temps en temps filer un coup de main au centre. J'ai le temps, il n'y a personne à cette heure-ci, par ici. Il n'y a que lui et moi. Il a cru à une bonne affaire, la petite brune au décolleté appétissant, qui le chauffait un peu. Pas eu le temps de dire ouf que je te l'ai envoyé par dessus bord et de là-haut aucune chance d'en réchapper. Ah les arts martiaux ! Puissance et maîtrise !

Celui là il ne fera plus jamais de mal à qui que ce soit !

Je l'ai vu à l'œuvre, je l'ai suivi, pisté, espionné. Je l'avais repéré dans le parc où j'aurais pu aller avec Loula, avant. Une petite vingtaine, le cheveu un peu long, pas très propre, une grosse tête carrée, quelques kilos de trop, un bouffeur de MacDo à coup sûr. C'est le couinement d'un chien qui avait attiré mon attention. Je m'étais retournée vers lui, il m'avait regardée droit dans les yeux avec un air d'une telle innocence ! Je n'y avais pas cru ! Pas un instant. Et je m'étais mise en chasse. Très vite j'avais repéré ses manœuvres. Il s'installait toujours dans les mêmes coins, à proximité de buissons touffus, excellente cache pour ses méfaits. Et de là il jetait des cailloux sur les pigeons, les chats ou les chiens qui passaient à proximité et, plus vicieux, quand il le pouvait, pas trop de monde, un maître distrait, il sortait une lame et s'attaquait, en douce, aux pauvres bêtes. Il saignait les pigeons et piquait les chiens qu'il attirait par des morceaux de viande.

Comme d'habitude, j'ai fait mon enquête avant de l'approcher. Je l'ai filé, surveillé, épié. J'y passais mes jours de congé. Je savais où il vivait, ce qu'il faisait de ces journées, encore étudiant mais travaillant à côté, un type intelligent. Une belle ordure ! Un beau sadique !

Voix 2

Voilà, tu as encore frappé ! Je soulève le ruban jaune, je me glisse dessous, je ne recule pas malgré la nausée qui me saisit à chaque fois devant le spectacle de la cruauté humaine, ton œuvre. Je suis sur la scène de crime, ton crime ! Un homme jeune, la vingtaine, tombé de la passerelle à quinze, vingt mètres au-dessus de nos têtes. Tout de suite je la vois, la marque sur la joue, une balafre comme un coup de stylet, de couteau à lame courbe, de griffe ou de croc. Je comprends pour quelle raison, ils m'ont appelée.

C'est bien toi, il n'y a aucun doute. C'est dingue, tu aurais pu faire passer ça pour un suicide, le mec qui se jette de là-haut, on aurait pu y croire. Mais non, tu es descendu, tu lui as appliqué ta signature. Combien en as-tu déjà tué ? A ma connaissance, une dizaine. Peut-être plus. Tu t'attaques à toutes sortes de gens, de toutes les tranches d'âge, même une gamine d'une douzaine d'années, de toutes les classes sociales, de toutes les couleurs de peau. Quel est ton moteur ? Je ne te comprends pas. Pas pour l'instant. Ton mode opératoire diffère, poison, médicament, lame ou comme ici une bonne poussée par-dessus bord. Est ce que vous êtes plusieurs à utiliser cette même marque ? Quelque chose comme les Anonymous ? Ou tu es seul-e, animé-e par une idée, une obsession ? Quand des témoins pensent t'avoir aperçu-e avec celle ou celui qu'on retrouve mort, le portrait robot qu'ils font de toi n'est jamais le même. Tu as des cheveux blonds, bruns, roux, gris, même ta taille et ta grosseur semblent varier. Tu es femme ou homme ou ... Tu bouges tout le temps. On a retrouvé des cadavres avec cette même marque dans divers endroits du territoire et il semblerait qu'il y ait eu quelques cas au-delà de nos frontières. As-tu des émules ?

Qui es-tu ? Pourquoi ?

Voix 1

Je rentre chez moi, un provisoire, je reste rarement plus d'un an au même endroit. Je me regarde dans la glace de l'ascenseur. J'ai beau ne pas avoir trente ans, mon visage ressemble à celui d'une très vieille femme, avec ses cernes sombres et ses traits

marqués comme au couteau. J'ai déposé dans les containers du Secours Catholique une partie de mon « costume » du jour, perruque, lunettes, pull et doudoune rouge. Le reste comme mes faux seins ressortira. J'ouvre la porte, une odeur de menthe et de javel se glisse jusqu'à mon cerveau, familière et rassurante. Elle me précède et me suit depuis longtemps, gage d'un air sain, d'un espace net. L'appartement est petit, une pièce à vivre et une chambre, il est propre avec ses murs blancs, son parquet qui craque, ses carreaux de faïence ocre, il est pratique, en plein centre, pratique d'accès, pratique tout court. Je n'y ai pas mis grand-chose de personnel, mes vêtements, quelques livres, mon ordi, la boîte en bambou et la photo de Loula. Depuis sa mort, je n'ai plus de foyer comme ils disent.

Loula, c'était mon foyer. Quand j'avais quitté les murs du centre d'accueil des ados, quand j'avais pu sortir la tête de l'eau, et commencer à me construire une vie, je l'avais trouvée sur mon chemin. Un petit chiot qui ne ressemblait à rien, abandonné dans la forêt où j'avais l'habitude de courir le matin. Ce fut comme un coup de foudre, une évidence, nous ne nous sommes plus jamais quittés.

Je me pose sur le canapé, vidée de toute force, de toute énergie. Je me sens toujours comme ça, une fois que j'ai eu la peau d'un ou d'une de ces pervers. Comme un soufflé qui retombe. Pendant des jours et des jours, je suis concentrée, hantée, happée par la préparation et l'organisation de mon projet. Je l'exécute, l'adrénaline est à son maxi, je rentre et je m'affaisse. Parfois, je pleure. Oh pas sur ces monstres ! Pour eux je n'ai ni pitié, ni regret ! Je pleure sur leurs victimes, je pleure l'absence de Loula, je pleure sur moi, sur la justicière que je suis devenue, sur ma solitude sans fin.

Je l'ai eu ce salaud, Loula, encore un qui ne fera plus de mal.

Voix 2

Je reprends le dossier, ton dossier. Je l'épluche à nouveau. Quel est ton but ? Si j'arrivais à comprendre ce qui t'anime, ce qui te pousse à tuer ces gens, peut-être je te trouverais.

Ils ont mis un bureau à ma disposition comme à chaque fois. Au début nous étions une équipe mais au fil du temps, les uns ou les autres se sont désintéressés de ce cas. Alors je reste seule à te chercher. Tu tues plus ou moins une fois par an, parfois deux, jamais plus. Comme s'il te fallait du temps pour préparer chacun des assassinats et je te soupçonne effectivement de les préméditer avec soin, de ne rien laisser au hasard. Tu es stratégique, organisé-e, efficace, redoutablement efficace. Et toujours cette question qui me taraude, a-t-on à faire à une bande ? Mais je n'y crois pas ? Je te sens unique, habitée-e par

une résolution qui te guide autant qu'elle t'enchaîne. J'examine les descriptions, les portraits robots qui ont été dressés de toi, tellement divers. Peut-être quand même l'ossature marquée du visage, la silhouette jamais très grande, jamais très grosse. Mais rien de plus, pas un signe distinctif apparent, un tatouage ou une cicatrice. Rien. Je relis les profils de tes victimes. Que peuvent-ils avoir en commun ? Chaque élément de leur vie me glisse devant les yeux sans rien m'apporter. Et pourtant, il doit bien y avoir un détail infime, où se cache-t-il ?

Voix 1

J'ai décidé une fois pour toute de ne pas tenir de comptabilité. Une fois morts, ils n'existent plus, ni concrètement, ni dans ma mémoire. Ils sont comme effacés. Je passe au suivant. Parfois je me laisse un peu de temps pour respirer, je voyage, je m'oublie. Je me perds dans des villes étrangères. J'arpente ces rues des heures durant au gré de mes humeurs, tout cet inconnu me repose. Je disparaiss dans l'épaisseur de ces ailleurs et ma quête me laisse en paix, quelques jours. Sauf cette fois-là, le dernier jour. Je l'ai vue, cette femme, dégoulinante de graisse, une barbare en jupe de tweed, je l'ai vue frapper son chien avec une batte de baseball. La pauvre bête couinait, tentait en vain d'éviter les coups qui pleuvaient, mais acculée dans un coin du jardin, elle ne pouvait lui échapper. Alors j'ai fait ce que j'avais à faire, généreuse malgré tout, puisqu'elle n'a pas souffert. Je sais où frapper vite et net. J'ai appris. La seule fois où je n'ai pas eu le temps de laisser ma marque.

Voix 2

Des heures que je relis les procès-verbaux des morts qui portent cette griffe sur une joue, des heures que je reprends un par un les témoignages recueillis, que je me replonge dans les interrogatoires des proches des victimes. La nuit envahit le bureau, je reste là absorbée. J'avale un sandwich, bois une gorgée de bière. Et toi où es-tu à cette heure-ci ? Chez toi, tranquille, apaisé-e, ton forfait accompli ? Ou peut-être quelque part dans la ville, dans un bar pour fêter ça ?

Les pages se tournent, les signes typographiques s'échappent sous mes yeux fatigués. Et je les vois, à cet instant là, je les vois, ces trois lettres sur une première page puis dans un témoignage, dans la parole d'un père, elles reviennent : SPA. Je reprends les pages précédentes, l'esprit en éveil de nouveau, elles sont là encore : SPA. Quelque chose se dessine, tu surgis dans ces trois lettres. Comment et pourquoi ? Je ne le sais pas encore.

Je peux rentrer, dormir quelques heures, tu es au bout de ce fil, de ces trois lettres, SPA.

Voix1

Le couple assis à côté de moi dans ce bus parle du mort de la passerelle, ça bruisse en ville, les hypothèses les plus farfelues fleurissent, jusqu'au vieux mythe du vampire. Le vampire, s'il y en a un, c'est lui, le mort. C'est lui qui se nourrissait de la douleur de toutes ces pauvres bêtes. J'écoute d'une oreille distraite puis ma pensée file ailleurs.

Je pense à ma Loula. Mon cœur s'arrête un instant. Six ans déjà qu'elle m'a quittée à son corps défendant, son pauvre corps brisé, écrasé par un chauffard qui non content de l'avoir renversée a reculé pour lui passer dessus. Tout s'est passé si vite, j'ai tout vu, en sidération, vissée au sol. NL045VR, la plaque d'immatriculation gravée dans ma mémoire à jamais. J'ai ramassée ma Loula, je l'ai portée comme j'ai pu jusque chez le véto, elle est morte là dans mes bras. J'ai demandé au véto de lui prélever deux crocs de sa mâchoire, je les ai faits monter en pendentif. J'en porte toujours un, blotti entre mes deux seins.

Je les connaissais déjà ces individus qui prenaient leur pied à faire souffrir les autres et en particulier les animaux, je les voyais arriver au refuge de la SPA où je travaillais comme bénévole, je devinais derrière leur sourire enjôleur qui dérapait, déformait leur face, derrière leur manière d'occuper l'espace avec une allure faussement respectueuse, embarrassée, cette pente mauvaise qui les habitaient. Ils abandonnaient leurs animaux sous des prétextes fallacieux, ou pire, ils venaient en chercher un, un qui allait devenir leur souffre-douleur. Avec l'équipe du refuge, nous recueillions et retapions comme nous pouvions les abandonnés souvent maltraités, et nous refusions autant que possible de confier nos pensionnaires à ceux qui ne nous inspirait pas confiance. Nous faisons de notre mieux, ce n'était pas assez.

Le jour où ce salopard a tué ma Loula, a marqué la fin de ma capacité à supporter l'insupportable. J'ai commencé par lui. Ça m'a pris du temps, plusieurs mois, pour le retrouver, et préparer sa disparition. D'autres ont suivi. J'ai pris l'habitude de déménager tous les ans ou tous les deux ans, d'un bout à l'autre du pays, de gauche à droite, de haut en bas, en diagonale aussi. A chaque fois, une nouvelle identité, un petit job et un poste de bénévole à la SPA du coin. A chaque fois, j'en élimine un, voire deux et je repars. A chaque fois, je me transforme, j'ai un gabarit qui m'offre la possibilité de me

métamorphoser facilement, homme ou femme, jeune ou vieux, mince ou rond, androgyne ou sexy... Un vrai défilé de personnages, j'aurai peut-être pu devenir actrice dans une autre vie.

Station Saint-Léon, le bus s'arrête, je descends, l'entrée du refuge est à quelques mètres de là, ma journée de bénévole commence.

Voix 2

Je convoque le frère et l'ex-copine du mort. Je les interroge sur la relation du mort avec les animaux. Le frère me raconte que, petits, ils avaient fabriqué des frondes et qu'ils tiraient sur les oiseaux, les chats, les chiens, que, plus grand, son frère avait eu une carabine à plomb et qu'il continuait à tirer sur les animaux. Son ex-copine me raconte qu'il a été cherché un chien au refuge de la SPA mais qu'elle n'a pas compris pourquoi, il n'arrêtait pas de lui filer des coups de pieds, de l'enfermer dans un placard et elle croit qu'il l'avait finalement jeté de sa voiture alors qu'il roulait sur une nationale. Je me sens de plus en plus proche de toi. Je crois comprendre ce qui t'agite, ce qui te meut.

Je file à la SPA de Saint-Léon seule, j'y vais en repérage. Je me gare devant. A l'accueil, un homme d'une cinquantaine d'année me reçoit. Ce n'est pas toi, j'en suis sûre. Trop âgé, trop costaud.

Je cherche des informations par rapport au mort de la passerelle, il est venu vous prendre un chien, il y a quelques mois. Je montre une photo, je précise le nom. L'homme recherche dans ses dossiers. Il retrouve la trace du passage de mon macchabée. C'est vous qui vous êtes occupé de lui ? Vous vous souvenez de lui ? Visiblement il lui a fait remplir le dossier, mais ce sont des bénévoles qui se sont occupés de lui. Des bénévoles ? Oui nous en avons toujours quatre ou cinq qui nous filent un coup de main. Heureusement, sans eux on ne s'en sortirait pas. Et ce jour là qui était présent ? L'homme se penche, ouvre un tiroir et sort des plannings hebdomadaires, il les parcourt rapidement jusqu'à la bonne semaine. Ce jour là, il y avait Youssef, Ania et Chloé. Est-ce qu'ils sont là aujourd'hui ? Ania vient d'arriver, Youssef arrive plus tard et Chloé ne sera là que demain.

Je dois parler à Ania. L'homme m'invite à le suivre. Elle est sûrement en train de changer les litières des chats et de leur distribuer des croquettes. Je le suis, nous arrivons à une série de cages assez grandes où chaque chat est isolé. Une jeune femme mince, voire fluette, flottant dans une combinaison de toile bleue, plus petite que moi, des cheveux blonds coupés courts, nous tourne le dos, elle caresse un chat tout en lui versant de l'eau dans une gamelle.

C'est toi. Je le sais. Je n'ai aucune preuve, aucune possibilité de t'arrêter immédiatement. Mais je le sens, c'est toi.

Tu te retournes vers nous. Ton visage est exactement comme je l'imaginai, taillé sec. Et ton regard insondable me percute. L'homme nous présente, explique ma demande. Un sourire imperceptible tremble sur tes lèvres, frémit dans tes yeux.

Je t'interroge et tu réponds posément, tranquillement comme si ça ne te concernait pas. J'admire ta maîtrise. Tu as bien rencontré cet homme quand il est venu en quête d'un chien. C'est Chloé qui s'était occupée de lui. Tu l'avais observé et tu avais déconseillé à Chloé de lui confier qui que ce soit. Tu ne le sentais pas ce mec, il n'avait pas l'air net. Pourtant il était reparti avec un chien. Et d'ailleurs, où il est ce chien maintenant que son maître est mort ? J'évite de te répondre, ce n'est pas la peine, tu connais la réponse comme moi.

Je dois trouver le moyen de te faire avouer, de te coincer. Je t'interroge un peu sur ta vie pour gagner du temps. Tu me réponds avec le même calme et tu ajoutes que maintenant tu dois t'occuper des animaux, que tu n'as rien de plus à raconter.

Je te regarde t'éloigner. Tu me fais penser à Antigone, la rebelle qui agit au nom de valeurs plus essentielles que les lois de la cité. Je perçois déjà que je n'aurai aucun plaisir à t'arrêter. Je quitte le refuge. Je te tourne le dos.

Voix 1

Je l'ai vu se garer, sortir son corps un peu lourd de sa mégane blanche, entrer dans le bureau de Martin. J'ai su qu'elle venait pour moi. Je l'ai senti se diriger vers moi. Plus grande que moi, un peu masculine, des cheveux bruns presque crépus, coupés au ras des épaules un regard clair, net, aigu, elle m'a plu. Je lui ai répondu clairement, simplement. Je le pressentais depuis quelques jours. Mon sac est déjà prêt.

Je sais qu'elle sait même si elle ne peut pas m'arrêter pour l'instant. Je l'ai regardée repartir. C'est une femme honnête, consciencieuse, toute droite dans ses bottes. Je pourrais envisager de me laisser arrêter par elle, je crois qu'elle pourrait comprendre ma démarche.

C'est trop tôt. Je m'assure qu'elle est bien partie et je file en douce. Je disparaîs. Ce soir je serai de l'autre côté de la frontière.

Je sais qu'elle ne me lâchera pas et qu'un jour nous nous retrouverons.

Voix 2

Tu as disparu une fois de plus. Le temps que j'enquête un peu autour de toi, tu étais déjà ailleurs, je ne sais où. Je suis revenue au refuge, tu avais laissé une enveloppe pour moi. Je l'ai ouverte. J'ai déplié la feuille, juste un dessin au centre de la feuille blanche.

Un croc.